

Lorsque nous avons pris la responsabilité des Carnets, nous avons reçu le texte d'André Lacaux de la part de l'équipe précédente et nous étions enthousiastes pour le publier. Lorsque nous avons échangé autour du texte, nous étions saisis par son ton, son allégresse, sa vivacité. Le lendemain de notre décision, ce fut un choc d'apprendre son décès. Regrettant de ne pas avoir publié ce texte de son vivant, nous lui rendons hommage.

Dans le numéro 42 des Carnets, présentant Le périple structural de son ami Jean-Claude Milner, il parlait de lui ainsi : « Un éveillé et un éveilleur. » Lui-même l'a été par ses enseignements, ses recherches, sa passion de transmettre. Acteur et témoin, passeur, il nous laisse ces mots pour nous réveiller, nous racontant l'histoire à laquelle il a participé et dont nous héritons.

André Lacaux

La brèche des discours : poésie de mai 68

À l'occasion de deux événements politiques : la célébration du cinquantenaire de mai 68 et les manifestations, six mois plus tard, des Gilets jaunes, il était tentant de mettre à l'épreuve quelques termes freudiens et lacaniens pour rendre compte de cette relation du sujet au collectif qui reste un point obscur de la psychanalyse¹, bien différente aujourd'hui de celle qui prévalait au temps de *Psychologie des masses et analyse du moi* (1921) ou même de la théorie des discours (1969). Les notions de foule et de meneur, capitales pour Freud, comme parfois encore pour Lacan, n'ont plus le même poids et l'université est de peu dans la crise actuelle. Le triomphe du capitalisme mondialisé a changé la donne, le discours du maître ou du capitaliste a pris un autre tour. Or presque rien, dans la littérature analytique récente, ne s'attelle à aucune reprise de la question du collectif, réduit à celui des écoles et des associations². Au monde d'en haut ? L'entrée des psychanalystes dans l'université y est peut-être pour quelque chose.

¹ Curieusement absent du *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis, mais pas totalement de *L'Index référentiel* du Séminaire de Lacan (de H. Krutzen).

² On se rappellera peut-être que dans les années 1968-1990, le sujet a été très souvent abordé, traité par plus d'un psychanalyste, comme par exemple F. Guattari, ou des proches de la psychanalyse comme A. Badiou avec sa théorie de l'événement, J.-C. Milner, qui s'y emploie encore, à sa manière. Plus récent, le colloque de Cerisy d'août 2013 : *Marx, Lacan. L'acte révolutionnaire et l'acte psychanalytique*, porte bien davantage sur la plus value et le plus de jouir que sur l'acte.

L'exemple des Gilets jaunes n'est pas trop bien choisi, parce qu'on ne sait pas à quoi ils vont tourner, au pire, peut-on craindre, ou, c'est plus probable, à rien ; mais justement, comme mai 68, il n'a pas été choisi, il s'est imposé, et la politique est à prendre comme et quand elle vient. L'essai aura été du moins tenté d'en dire quelque chose, en insistant d'abord, trop peut-être, sur le je, ses surprises, sa division, ses angoisses, puis en esquissant à propos des Gilets jaunes une réflexion sur un autre mode du symptôme social, si c'est bien, dans l'un et l'autre cas, de symptôme qu'il s'agit.

Quoiqu'il en soit mai 68 et novembre 2018, poésie et prose, c'est presque une fable, et c'en est une sauf que, inachevée, elle continue de s'écrire, dans une répétition où les freudiens pourraient lire les marques d'un symptôme. Michel Schneider dans *Le Débat*, s'est risqué à comparer les deux événements, n'hésitant pas à écrire : « 1968 était une fête, l'espoir d'une libération [...], 2018 fut une bataille désespérée pour sauvegarder le *statu quo* [...] » (« Lexique du ressentiment », in *Le Débat*, n° 204). Gant à relever pour montrer que mai 68 n'a pas été seulement une fête et novembre 2018 la manifestation d'un ressentiment. On s'en doutait d'ailleurs parmi ceux qui avaient à l'un ou à l'autre participé.

Un magazine populaire a publié en mai 2018 un article intitulé : « Mai 68, sous les pavés, l'image ». C'est régler un peu vite le compte du slogan « sous les pavés la plage » (bel hexasyllabe, entre nous soit dit) et ramener à l'image, à l'imaginaire qui tout engloutit, ce qui était ou plutôt a été largement au-delà. Ayant publié dans *L'Infini* un article sur mai 68 et ses suites, je souhaite au vu des inexactitudes, déformations, oublis qui jonchent la célébration médiatique du cinquantenaire en reprendre l'esprit sinon les termes ou les idéaux, largement dépassés. Mais, d'une certaine manière, quoique présents encore dans la mémoire de quelques-uns, dont la mienne, placés dans une sorte de centre ou plutôt « entre centre et absence » comme dit Michaux, ces événements, ces jours de faille et de brèche (trois mots utilisés par les mieux informés), de « brisures » (Mallarmé) gardent quelque chose d'immémorable au sens d'immémorable, de traumatique, qui les fait échapper à la prise. On tente de boucher les trous par des récits, des témoignages, et par là on croit les exorciser. Ils résistent. C'est la limite du livre intelligent de R. Aron, *La Révolution introuvable*. Réactionnaire, il se dit aussi et à bon droit dans ses chroniques du *Figaro*, libéral et réformiste (un maître de la pensée actuelle). Comme tel, il reste cependant aveugle aux trous, aux crevasses, aveugle à la Brueghel que bien d'autres ont suivi. C'est à désespérer de la sociologie et même de l'Histoire. Essayons d'autres voies.

Les principaux acteurs de ce temps-là, les étudiants, n'étaient pas des ignorants, quand bien même n'auraient-ils pas lu les derniers développements de la linguistique, de l'anthropologie ou les premiers écrits de Barthes, ce qui était pourtant le cas de plus d'un. Mai ne fut pas seulement pour eux affaire de

génération, d'autorité hiérarchique mais aussi de savoir. On connaît l'influence d'Althusser sur les normaliens. Celle du sociologue Henri Lefebvre sur les situationnistes de Nanterre n'était pas moindre. Les ouvriers de même, formés par la CGT, le parti communiste et ses nombreuses organisations. Quant aux assistants et même professeurs d'université, dont beaucoup étaient normaliens, un assez grand nombre, après des tergiversations dues aux peurs des uns et aux perplexités des autres, finit par se joindre aux manifestants. Parmi eux, par exemple, Antoine Culioli, éminent linguiste récemment disparu, et chez les scientifiques en rébellion contre l'autoritaire doyen Zamansky, des mathématiciens de renom comme François Bruhat, etc. On trouverait d'ailleurs dans *Le Monde* du 2/05/1998 une photo de Vladimir Jankélévitch, en mai 68, place de la Sorbonne, où il représentait le syndicat. Quels savoirs étaient donc en jeu ? Du côté des maîtres, des « mandarins » comme on les appelait, la force illusoire d'un savoir défaillant sous le nombre, la modernité, la vie, plus qu'il n'était frappé d'ignorance, comme l'a déclaré un jour superbement Michel Foucault ; des savoirs anciens reposant pour beaucoup sur l'histoire (voir la querelle Barthes-Picard), la psychologie, et la culture dite classique. De l'autre (pour aller vite), une orientation, visible dans tout le structuralisme et même le marxisme, vers la science, ou son fantasme. Dans le premier, l'ancien, pour reprendre un peu autrement le titre du livre remarquable d'E. Morin, soudain une « brèche » s'ouvrit. Quant aux savoirs nouveaux qui ne jugeaient qu'à l'aune de la scientificité et ne pouvaient faire place à une parole ingouvernable, ils tombèrent, eux aussi, quoique à un moindre degré, dans le discrédit. Il y eut panne, non du désir de savoir qui au contraire grandit, mais des savoirs, qui se trouvèrent les uns et les autres confrontés non plus à leurs adversaires mais à ce chaudron bouillonnant. Barthes, qui haïssait ce qu'il appelait « l'hystérie », se détourna, dit-on, avec horreur de celle de 68. Dans les « amphis », jusque-là réservés aux cours magistraux, ou dans les salles des « facultés » (c'est ainsi qu'on disait), entre politiques, théoriciens, curieux, des discussions sans fin s'engagèrent sans conclusion, parfois sans suite, mais pour une fois, pour cette seule fois, libres. La parole libérée, c'est là qu'il fallait l'entendre. Comme on était remué, comme on s'enrichissait ! C'est ce qu'oublièrent les savants nouveaux qui, une fois l'effervescence retombée, prirent la main au nom de la réforme, et s'appuyèrent non de cette parole vive, multiple, mais d'un discours d'autorité qui, à son tour, devint pierre ou marbre. Il l'est encore aujourd'hui.

Parole travestie souvent en slogans absurdes par des exagérateurs professionnels, caricaturistes ou amateurs d'allitérations. Avec un grain d'humour cependant, et souvent de poésie. Qui a cru plus d'un instant, et ailleurs que dans une manif, au « CRS-SS » que répétèrent mille voix ? Chacun savait bien que la police était tenue par un préfet très modéré. Point de chefs, c'est là l'important,

seulement des porte-voix. Excessifs parfois, leurs discours, d'ailleurs brefs, n'étaient nullement ceux de tribuns. Cohn-Bendit, Sauvageot, Geismar furent des prête-noms pour une foule qui non seulement restait égalitaire et anonyme mais, chose inédite, inouïe peut-être depuis la Commune, voulait qu'on le restât. De là ces affiches des Beaux-Arts signées de personne ni d'aucun parti, ces paroles jamais gelées, plus proches de Dada que du surréalisme.

L'idée d'un complot ou de comploteurs est absurde : tous les groupes politiques ont d'abord été sidérés, désarçonnés par les événements, maoïstes compris ; seuls les situationnistes de Nanterre, parmi lesquels Daniel Cohn-Bendit, en ont senti la nouveauté. Mais leur programme politique n'allait pas beaucoup plus loin que l'antistalinisme, comme ils disaient, et une idéologie vaguement autogestionnaire et libertaire. Quant aux « casseurs » regroupés à la Sorbonne puis au centre Censier sous le nom de « Katangais », c'étaient des jeunes gens en rébellion ou en déshérence qui ont fini par abattre leur chef après avoir découvert qu'il était payé par la préfecture de police... Ceux que Marx aurait appelés « *Lumpenproletariat* » étaient un reste au fond inassimilable par aucun groupe ni aucune théorie. Lacan a montré pourtant que cette sorte de reste a sa place dans l'économie de la jouissance.

Car la liaison entre étudiants et ouvriers, figures du « prolétariat » classique, ne se fit pas. C'est en ce sens que mai avorta. Avec d'autres membres du syndicat de la Sorbonne nous allâmes à Flins comme « témoins » ou, si l'on accepte l'anachronisme, comme « casques blancs ». Et là les usines Renault restèrent obstinément fermées, murailles gardées par la CGT, environs ratissés par les CRS et les hélicoptères frelons dans le ciel d'aube si lumineux en mai. On préparait déjà les accords de Grenelle, qui ne furent pas sans portée, il faut bien le reconnaître aujourd'hui. Mais est-ce tout ? Peut-on compter pour rien l'enthousiasme des étudiants pour la cause ouvrière, plus proche de celle des populistes russes pour les moujiks que de la « grande révolution culturelle » des Chinois. Et l'incroyable, l'ahurissante contagion de leur mouvement ? Elle reste à ce jour inexplicée et qu'ils aient pu s'en croire un jour les instigateurs puis les démiurges plutôt que les organisateurs est une illusion qu'on peut leur pardonner.

Pour la libération des mœurs, a-t-elle commencé là ? Des groupes féministes l'ont contesté. D'ailleurs la loi Neuwirth sur la contraception datait d'un an déjà et on a beaucoup de mal à imaginer des habits de 68 à Mme Simone Veil, auteur sept ans plus tard de la loi sur l'interruption de grossesse. Le mot d'ordre en tout cas, suivi ou non, c'était « la manif d'abord », « les ouvriers avec nous », « l'imagination au pouvoir ». Pas exactement, pas seulement la sexualité, comme on a pu le revendiquer plus tard.

Soudainement, *exaiphnès*, pour emprunter au grec, et indiquer que la notion ne date pas d'aujourd'hui, tout éclata. Les premières manifestations et jusqu'à la nuit des barricades furent une surprise complète. On avait suffisamment défilé le premier mai. Et tous les leaders, les penseurs furent contre, à commencer par Althusser et les siens qui collèrent sur le mouvement l'étiquette infamante de « petit bourgeois ». De Gaulle, mort et embaumé, on peut le dire, depuis la fin de la guerre d'Algérie, n'a pour une fois pas su sentir le souffle de la contingence, celle que les historiens de profession à toute force refusent ; on lira sur ce point le livre de Jean-Claude Milner sur la révolution. Bien d'autres : Barthes et même Foucault, alors en Tunisie, Aragon, s'y trompèrent. Mais pas Edgar Faure, nouveau ministre de l'Éducation nationale qui sut en dissoudre le venin par l'émiettement des universités et, onze ans plus tard, François Mitterrand, plus retors, par des promotions.

Sidération et lumière. L'une et l'autre cruelles, ce qu'on oublie parfois. Pour nous, les enseignants, anxieux, déroutés, le commencement ne parut nullement une fête mais plutôt la répétition des crises les plus graves de la république. Scandale pour les uns, révélation pour d'autres. Blanchot, qui avait réuni, avec Duras, Antelme, Leiris un « comité d'action des étudiants et écrivains » dont on ne parle plus jamais, a découvert alors le bonheur d'une parole de tous avec tous : « Depuis mai, la rue s'est réveillée : elle parle. »

Note juste quoiqu'un peu inexacte, car cette parole avec tous, qui n'était pas collective, puisqu'elle touchait chacun en sa singularité, ne s'éloignait guère des amphithéâtres et du Quartier latin. Le savoir, dans la nécessité ou la dérision peut-être, fournissait, même ancien, son architecture, ses cadres, son souci de transmission de la pensée. Il y eut d'ailleurs très peu de dégâts dans les universités, notamment à la Sorbonne, pourtant ouverte à tous.

À la parole de Blanchot on pourrait opposer celle de Lacan selon lequel, en mai 68, ce n'étaient pas les paroles mais les structures, les liens sociaux que produit le langage, qui étaient « dans la rue ». Mais est-ce bien exact ? Et mai a-t-il été, comme il l'a dit plus tard dans un jeu de mot cruel, seulement un « émoi³ » ? Cette descente dans la rue des « liens sociaux » les plus fondamentaux (la maîtrise, l'université, et pourquoi pas ? l'hystérie), ne se produit que par exception et ne va pas sans une parole désarrimée, un peu folle. Mai fut cette exception et, depuis il n'y en eut plus d'autre. Le tweet n'avait pas encore dévoré la parole. Et dans les esprits, dans les cœurs, quel chamboulement ! Celui de la vérité, quand elle zèbre la collectivité, particulièrement celle du savoir de son trait de feu, et au lieu de ravalier comme toujours en chacun sa vérité

³ Sur Lacan et 68, voir notamment l'article de Jacques Sédad : « Jacques Lacan et mai 68 », in *Figures de la psychanalyse*, 2009/2, n°18.

particulière l'appelle à trouver la sienne. Les exemples n'ont pas manqué, mais loin des estrades. On n'appellera certainement pas cela « soulèvement », comme on dit aujourd'hui, pour faire consensus. Citons plutôt les vers les plus « prophétiques » (si prophétie il y a dans ce champ anhistorique) du très beau poème de Rimbaud, *À une raison* : « Ta tête se détourne : le nouvel amour ! Ta tête se retourne : - le nouvel amour [...] » Car il s'agissait d'amour, de nouvel amour dans cette « révolution ».

Le dicton suivant lequel on ne sait pas de quoi demain sera fait était chaque jour expérimenté. On vivait le présent lui-même comme un instant non renouvelable, un interstice. Quant au lieu, sans doute Paris s'était-il pris, au moins sur sa rive gauche, pour rien moins que « la capitale du XX^e siècle » mais c'était, comme la femme de Max Ernst, une capitale *100 têtes*. De là peut-être, outre le préjugé politique, le très mince intérêt rencontré par les événements de Prague, pourtant concomitants. Tout cela, émeute et émotion, ne pouvait comme la jeunesse durer bien longtemps et en dehors des militants bruyants, parfois inventifs, parfois idiots, mais pas si nombreux du moins à la fin mai, on en eut assez vite le sentiment.

Pour prendre à Marie Depussé le titre d'un de ses livres, *La Nuit tombe quand elle veut*, ne pourrait-on dire que tomba sur nous (force du passé simple) le jour mélangé de nuit de la vérité intermittente ? Déjà sa tête se détourne. On en attendra donc la venue de cette vérité, mais sans optimisme de commande. Comme le dit Théophile Gautier dans *Le capitaine Fracasse* : « J'avais espéré monnaie de bon aloi et ce ne sont que jetons de cuivre et de plomb doré. »

Il y eut ces jours-là, cette année-là, un soleil splendide (sauf, paraît-il, le 9 mai). Il faisait bon marcher et, marchant, on disputait, on parlait. Beauté du quai de La Tournelle, beauté du boulevard Saint-Germain, même amputé de quelques arbres. Plus de voitures. La terre était bleue « comme une orange ».

Alors, on pouvait se croire « les nouveaux hommes... en marche » qu'annonçait Rimbaud et que n'annonce en rien le temps présent.

De ce joli mois de mai pourtant, de ce mois de la jeunesse, que reste-t-il à ceux qui l'ont vécu ? Des regrets ? Une blessure ? Plutôt un bouleversement (Antonio Negri), un enthousiasme, un sentiment neuf de la *polis* ; et une pensée, ou plutôt un poème. Certes pas *l'Iliade*, dont ce fut, par l'absence de lutte à mort, de héros, de foule militairement organisée, presque le contraire, mais une poésie tout de même. Pas celle de la paix, du silence musical ou religieux qui serait la floraison et la raison de « *l'arbre en mai* » (Jean-Christophe Bailly). Une autre sorte de poésie, où l'interstice, le provisoire, un « temps hors de ses gonds » font une parole qui n'est plus celle du monde ou des sphères. Dans les années qui suivirent, la poésie au sens large (celui des surréalistes) offrit à plus d'un ce que la politique ne pouvait fournir : un recours ; elle qui donne accès, par

l'imagination et le langage, non pas à plus de sens ou de réalité (encore que...) mais à plus de réel, ce que procura pour certains la psychanalyse et peut-être Lip ou le Larzac⁴. Sans doute est-ce la raison pour laquelle il fallait tenter d'extraire mai 68 de la prose du monde, où il s'est absenté, pour le rendre au poème que déjà il était. Il y a manqué un poète pour l'écrire dans l'instant de son éclosion (André Breton était mort depuis deux ans). Ne reste que le mythe, qu'on essaie de réduire à celui de la réforme et – pourquoi pas ? – à celui de la libération des mœurs.

C'est du moins ce qu'on pouvait écrire en mai 2018. Or en novembre patatras ! Un mouvement de grande ampleur, tout à fait imprévu lui aussi, commençait dans ce qu'on a appelé les « territoires », et dont seul un géographe avait anticipé le malaise. Se réunissaient sur les ronds-points inhumains des routes des groupes disparates. Aucun rapport avec mai 68, du moins en apparence, ni les lieux ni les participants, des quadragénaires, des retraités (voir le film de François Ruffin *J'veux du soleil !*), des CDD, des intermittents, le contraire de ces étudiants jeunes et en général non démunis de mai 68. La réalité contestée, le réel revendiqué n'étaient pas les mêmes. Les revendications concernaient non le désir, le savoir, la vérité, mais du moins en apparence le prosaïque besoin. Danièle Sallenave en a bien jugé : « Mai 68, c'est l'entrée du " sociétal ". Les Gilets jaunes viennent " d'en bas ", c'est le retour du social⁵. » Comme si l'un et l'autre n'étaient pas liés. Ils ont eu cependant en commun la demande d'être vus et entendus. Bourdieu l'avait déjà pointé il y a plus de trente ans : « Parmi les censures les plus efficaces et les mieux cachées, il y a toutes celles qui consistent à exclure certains agents de la communication en les excluant des groupes qui parlent ou des places d'où on parle avec autorité⁶. » Mais il y a d'autres ressemblances et d'abord le refus de la représentation, principe de notre démocratie parlementaire (« parlement », autre forme de parole). De là leur refus des chefs et même des porte-paroles, des politiques, des journalistes, des sachants de toute sorte, universitaires compris, qui ne se privent pourtant pas de faire leçon. Contre ces manifestants les médias mobilisent des « intellectuels », des « experts » espèce autrefois dominante, aujourd'hui de peu de crédit. Or les Gilets jaunes se réunissent, manifestent, et d'abord se manifestent, et plutôt oralement que par écrit.

Ils se font voir, mais ils parlent, et même ils se parlent, comme on faisait en 68. Certes ce ne sont pas de bons élèves et s'ils parlent, c'est souvent à travers les réseaux sociaux, dans une langue trop simple, trop pauvre, approximative. La pensée n'y est pas si grande. Du moins arrivent-ils à dire et à nous faire

⁴ Sur la psychanalyse après 68 voir entre autres le numéro de Dimensions de la psychanalyse : « L'impact de mai 68 sur la psychanalyse », *Lysimaque*, 2018.

⁵ D. Sallenave, *Jojo, le Gilet jaune*, Tracts, Gallimard, avril 2019.

⁶ P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982, p. 169.

entendre : « Nous sommes le peuple », affirmation dont il est aisé de montrer qu'elle est fautive, mais sans rien pouvoir contre sa force d'interrogation : qu'est-ce donc que le peuple ? Que dit : je suis le peuple, sinon justement que dans un régime représentatif, une partie de la population, qui vit, qui travaille, qui souffre et qui parle n'est pas représentée, et peut-être n'est pas représentable selon les modes ordinaires de la représentation ? Nouvel avatar du *Vorstellungsrepräsentanz* (représentant de la représentation de Freud, signifiant de Lacan) ?

Car il y a chez l'être parlant un reste dans la représentation de la libido, de la vie – où prennent force et origine, symptôme et répétition. Le numéro du *Débat* de mars/avril 2019 en donne presque la preuve. Que cette classe « moyenne-inférieure », autant dire inclassable, doive disparaître dans les métropoles tentaculaires, « mondialisées » n'arrangerait rien. D'une autre faille, ou de la même, surgiraient d'autres restes d'une équation insoluble que la « *common decency* » d'Orwell ne suffirait probablement pas à éponger. On se souviendra de la pensée si poétique de Victor Hugo sur l'insurrection parisienne de 1832 : « Rien n'est plus imminent que l'impossible⁷. »

Imminent, impossible, réel, tel fut en apparence le mouvement des Gilets jaunes.

Mais que dire de celui de 2020 avec ce virus mondial auquel on donna un nom scientifique, Covid-19, sans relation avec les noms de jadis : grippe espagnole de 1917, grippe de Hong Kong de 68-69 ? La science et à sa traîne le pouvoir prirent la main et la parole. Menacés de mort les sujets n'eurent plus qu'à refouler leurs désirs, leurs jouissances, leur inconscient pour obéir aux ordres soit, disait-on, pour sauver leur vie. La psychanalyse n'eut pas à dire grand-chose, même avec la *Todestrieb* de Freud, puisque la pulsion avait disparu de la société, de la politique, mais point la mort. Alors, à ce moment, de ceux qui avaient gardé mémoire de l'épisode de jadis ou plutôt de cette brèche de poésie, on aurait pu entendre : Adieu mai 68 !

⁷ *Les Misérables*, tome IV, L'épopée rue Saint-Denis.